

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE 4

Arturo Pérez-Reverte

L'OR DU ROI

ROMAN

Traduit de l'espagnol par François Maspero

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL El Oro del rey ÉDITEUR ORIGINAL Grupo Santillana de Ediciones, S. A.

> © Arturo Pérez-Reverte, 2000 ISBN original : 84-204-4240-2

ISBN 978-2-0211-2522-1 (ISBN 2-02-051393-5, 1° publication ISBN 2-02-060655-0, 1° publication poche)

© Éditions du Seuil, avril 2002, pour la traduction française

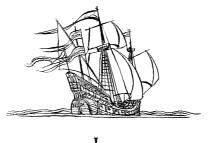
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ANTONIO CARDENAL, pour dix années d'amitié, de cinéma et d'épée.



Que tire-t-on de tout cela? Gloire, fortune ou dégoût? Qui lira notre histoire le saura.

GARCILASO DE LA VEGA.



I

LES PENDUS DE CADIX

Nous voici humiliés, car ceux qui doivent nous respecter nous méprisent. Le seul nom d'Espagnol, que jadis le monde entier combattait en tremblant, nous l'avons aujourd'hui presque perdu par nos péchés.

Je fermai le livre et regardai dans la direction où tous regardaient. Après être resté plusieurs heures encalminé, le *Jesús Nazareno* entrait maintenant dans la baie, poussé par le vent de ponant qui gonflait la toile en faisant gémir le grand mât. Rassemblés le long de la lisse du galion, sous l'ombre des grandes voiles, soldats et matelots se montraient les cadavres des Anglais, fort gracieusement pendus

sous les murs du château de Santa Catalina ou à des potences dressées sur le rivage, à la limite des vignes qui faisaient face à l'océan. On eût dit des grappes de raisin attendant la vendange, à cette différence près qu'elles avaient déjà été vendangées.

 Les chiens, dit Curro Garrote, en crachant dans la mer.

Il avait la peau luisante de crasse, comme nous tous: guère d'eau ni de savon à bord et des lentes grosses comme des pois chiches, après cinq semaines de navigation depuis Dunkerque, en passant par Lisbonne, avec les vétérans rapatriés de l'armée des Flandres. Il tâtait avec amertume son bras gauche, à demi estropié par les Anglais dans le réduit de Terheyden, en contemplant, satisfait, la basse de San Sebastián; là où, face à l'ermitage et sa tour de la lanterne, fumaient encore les restes du bateau que le comte de Lexte avait fait incendier avec tous les morts qu'il avait pu ramasser, avant de rembarquer, lui et ses gens, et de s'escamper.

- Correction méritée, commenta quelqu'un.
- Elle eût été plus complète, tint à préciser
 Garrote, si nous étions arrivés à temps.

Il était inconsolable de n'avoir point accroché lui-même quelques-unes de ces grappes. Car Anglais et Hollandais s'étaient présentés devant Cadix une semaine plus tôt, sûrs comme toujours de leur invincibilité, avec cent cinq navires de guerre et dix mille hommes, bien décidés à mettre la ville à sac, brûler notre armada dans la baie et s'emparer des galions des flottes du Brésil et de la Nouvelle-Espagne qui étaient sur le point d'arriver. Leur suffisance, le grand Lope de Vega devait la raconter plus tard dans sa comédie *La Servante et la Cruche*, avec le sonnet célèbre :

De perfidie armé, l'Anglais s'était risqué, voyant le lion d'Espagne en son nid retiré...

C'était ainsi qu'était arrivé le De Lexte, rusé, cruel et pirate, en bon Anglais qu'il était – même si ceux de sa nation se bardent toujours d'arrogance et d'hypocrisie –, débarquant une multitude d'hommes et s'emparant du fort du Puntal. En ce temps-là, ni le jeune Charles Ier ni son ministre Buckingham ne pardonnaient l'affront qu'ils avaient reçu lorsque le premier avait prétendu épouser une infante d'Espagne et qu'on l'avait fait lanterner interminablement à Madrid, jusqu'au moment où il avait dû repartir pour Londres, Gros-Jean comme devant – je parle ici de cette affaire, dont vos seigneuries doivent garder souvenance, où le capitaine Alatriste et Gualterio Malatesta furent à un doigt de lui trouer le pourpoint. Quant à Cadix, à la différence de ce qui s'était passé trente ans plus tôt lors du sac de la ville par Essex, Dieu, cette fois, en avait décidé autrement: nos gens étaient sous les armes, la défense avait été farouche, et aux soldats des galères du duc de Fernandina s'étaient joints les habitants de Chiclana, de Medina Sidonia et de Vejer, en plus de l'infanterie, de la cavalerie et des vétérans qui se trouvaient dans les murs; et à eux tous ils avaient administré une telle raclée aux Anglais que ceux-ci, bien saignés, avaient dû ravaler leurs prétentions. Si bien que, après avoir subi de lourdes pertes sans pouvoir avancer d'un pas, Lexte s'était rembarqué sans tambour ni trompette quand il s'était apercu que, au lieu des flottes chargées d'or et d'argent des Indes, c'étaient nos galions qui arrivaient, six grands navires et d'autres de moindre taille espagnols et portugais – en ce temps, nous partagions empires et ennemis grâce à l'héritage maternel de notre grand roi Philippe II d'Autriche -, tous portant bonne artillerie, soldats de régiments réformés et vétérans licenciés, gens bien aguerris au feu des Flandres; et que notre amiral, ayant appris la chose à Lisbonne, faisait force de voiles pour arriver à temps.

De fait, les voiles des hérétiques n'étaient plus maintenant que des petits points blancs sur l'horizon. Nous les avions croisés la nuit précédente, de loin, retournant chez eux après leur tentative infructueuse de renouer avec la fortune de l'année quatrevingt-seize, quand Cadix avait entièrement brûlé et qu'ils avaient emporté jusqu'aux livres des bibliothèques. Il ne laisse pas d'être plaisant que les Anglais se vantent tellement de la défaite de ce qu'ils appellent ironiquement notre Invincible Armada, de l'exploit d'Essex et autres choses du même genre; mais qu'ils se gardent bien de jamais évoquer les occasions où ils ont pris une déculottée. Car si cette malheureuse Espagne était déjà un empire en décadence, avec tous ces ennemis prêts à mordre dans le gâteau et à en ramasser les miettes, il restait encore au vieux lion des dents et des griffes pour vendre chèrement sa peau avant que les corbeaux ne se partagent son cadavre avec les mercantis à qui la duplicité luthérienne et anglicane – le diable les a engendrés, ils se sont accouplés – a toujours permis de conjuguer sans scrupules inutiles le culte d'un dieu aux idées larges avec la piraterie et le profit; car, chez les hérétiques, le vol a toujours été pratiqué comme un respectable art libéral. De sorte que nous, les Espagnols, à en croire leurs chroniqueurs, faisions la guerre et pratiquions l'esclavage par superbe, cupidité et fanatisme, tandis que tous les autres, qui nous mordaient les talons, pillaient, trafiquaient et exterminaient au nom de la liberté, de la justice et du progrès. Bref, des sottises de ce genre. Quoi qu'il en soit, ce que les Anglais laissaient derrière eux, dans cette grandiose expédition, c'étaient trente navires perdus à Cadix, des étendards humiliés et un bon contingent de morts à terre, près d'un millier, sans compter les retardataires et les ivrognes que les nôtres pendaient sans pitié aux remparts et dans les vignes. Cette fois, les arquebuses de ces enfants de putain avaient lâché leurs balles par la culasse.

De l'autre côté des forts et des vignes, nous pouvions distinguer la ville aux maisons blanches et ses hautes tours semblables à des beffrois. Nous doublâmes le bastion de San Felipe pour arriver tout près du port, en humant l'odeur de la terre d'Espagne comme les ânes sentent le pré vert. Des canons nous saluaient par des salves à blanc, et les bouches de bronze dépassant de nos sabords leur répondaient. A la proue du Jesús Nazareno, les matelots préparaient les ancres de fer pour le mouillage. Et quand, dans la mâture, la toile faseya, carguée par les hommes juchés sur les vergues, je rangeai dans mon sac le Guzmán de Alfarache - acheté à Anvers par le capitaine Alatriste pour avoir une lecture pendant la traversée – et allai rejoindre mon maître et ses camarades sur le bord du tillac. Presque tous étaient en grande agitation, heureux d'être si près de la terre, sachant que, dans un moment, c'en serait fini des angoisses du voyage, du danger d'être drossés à la côte par des vents contraires, de la puanteur de la vie dans l'entrepont, des vomissements, de l'humidité, de l'eau croupie et rationnée à un demi-quart par jour, des fèves sèches et du biscuit grouillant de vers. Car si, à terre, la situation du soldat est misérable, elle est encore pire en mer; aussi bien, si Dieu avait voulu y voir l'homme, ne l'aurait-Il pas doté de mains et de pieds, mais de nageoires.

Toujours est-il que, quand j'arrivai près de Diego Alatriste, mon maître sourit un peu en posant une main sur mon épaule. Il avait l'air songeur, ses yeux glauques observaient le paysage, et je me souviens d'avoir pensé que ce n'était pas l'aspect qu'eût dû prendre un homme qui rentrait en son pays.

- Nous voici revenus, mon garçon.

Il dit cela sur un ton étrange, résigné. Dans sa bouche, être là plutôt que n'importe où ailleurs semblait n'avoir aucune importance. Je regardais Cadix, fasciné par le jeu de la lumière sur ses maisons blanches et la majesté de son immense baie vert et bleu; cette lumière si différente de celle de mon Oñate natal, et que, pourtant, je ressentais aussi comme mienne.

- L'Espagne, murmura Curro Garrote.

Il avait un sourire mauvais, l'air méprisant, et il avait prononcé le nom entre ses dents, comme s'il crachait.

- Cette vieille chienne ingrate, ajouta-t-il.

Il tâtait toujours son bras estropié comme si celui-ci le faisait soudain souffrir, ou comme s'il se demandait en lui-même au nom de quoi il avait failli le laisser, et tout le corps avec, dans le réduit de Terheyden. Il allait ajouter encore quelque chose; mais Alatriste lui lança un regard en dessous, l'air sévère, l'œil pénétrant, avec ce nez en bec d'aigle dominant la moustache qui lui donnait l'aspect menaçant d'un faucon dangereux et impitoyable. Il le dévisagea un instant puis revint à moi, avant de river à nouveau son regard glacé sur l'homme de Malaga qui referma la bouche sans poursuivre.

Pendant ce temps, les ancres étaient jetées à la mer et notre navire s'immobilisa dans la baie. Vers la bande de sable qui unissait Cadix à la terre ferme, on voyait monter la fumée noire du bastion du Puntal, mais la cité avait peu souffert des effets de la bataille. Sur le rivage, les gens nous saluaient en agitant les bras, se pressant entre les magasins royaux et le bâtiment de la douane, tandis que des felouques et de petites embarcations nous entouraient au milieu des vivats de leurs équipages, comme si c'était nous qui avions chassé les Anglais de Cadix. J'ai su ensuite qu'on nous avait pris par erreur pour l'avant-garde de la flotte des Indes, dont, tout comme de Lexte étrillé et ses pirates anglicans, nous devancions l'arrivée de quelques jours.

Et, par le Christ, on ne peut pas dire que notre voyage n'avait point été, lui aussi, long et hasardeux! Surtout pour moi, qui n'avais jamais connu les froides mers septentrionales. Depuis Dunkerque, en convoi de six galions, auxquels s'ajoutaient d'autres navires marchands et divers corsaires basques et flamands, au total seize voiles, nous avions forcé le blocus hollandais vers le nord, où personne ne nous attendait, et nous étions tombés sur la flotte des pêcheurs de hareng néerlandais auxquels nous avions donné belle et bonne chasse, avant de contourner l'Écosse et l'Irlande, et de descendre ensuite vers le sud par l'océan. Les navires marchands et un galion s'étaient détachés pour gagner Vigo et Lisbonne, tandis que le reste des grands navires poursuivait sa route vers Cadix. Quant aux corsaires, ils étaient restés plus haut, rôdant en face des côtes anglaises, faisant fort bien leur ouvrage qui était de piller, brûler et désorganiser les activités maritimes de l'ennemi, tout comme celui-ci le faisait dans les Antilles et partout où il le pouvait. Car on prend ce qu'on peut où l'on peut, et toujours à la grâce de Dieu.

C'est dans ce voyage que j'avais assisté à ma première bataille navale, lorsque, passé le canal entre l'Écosse et les Shetland, à quelques lieues à l'ouest d'une île appelée Foula, ou Foul, noire et inhospitalière comme toutes ces terres au ciel gris, nous étions tombés sur une grande flottille de ces bateaux de pêche au hareng que les Hollandais nomment buizen, escortée de quatre navires de guerre luthériens, dont une hourque énorme et de belle prestance. Et

tandis que nos navires marchands restaient à l'écart, louvoyant face au vent, les corsaires basques et flamands avaient fondu comme des vautours sur les pêcheurs, et le Virgen del Azogue, qui était notre navire amiral, avait conduit le reste sus aux bateaux de guerre hollandais. Comme à leur habitude, les hérétiques avaient voulu jouer de leur artillerie en tirant de loin avec leurs canons de quarante livres et leurs couleuvrines, forts de l'adresse de leurs équipages, mieux formés aux manœuvres sur mer que les Espagnols; habileté dans laquelle – comme l'a démontré le désastre de la Grande Armada – Anglais et Hollandais nous étaient toujours supérieurs, car leurs souverains et gouvernants ont encouragé la science nautique et pris soin de leurs marins en leur offrant bonne solde; tandis que l'Espagne, dont l'immense empire dépendait de la mer, a vécu en lui tournant le dos, habituée à donner plus d'importance au soldat qu'au navigateur. Car alors même que les prostituées du port ne juraient que par les Guzmán et les Mendoza, la milice était tenue ici pour un corps de nobles hidalgos et les gens de mer pour de la racaille. Avec ce résultat que, face à un ennemi réunissant de bons artilleurs, des équipages habiles et des capitaines expérimentés, nous qui pouvions pourtant compter sur de bons amiraux, de bons pilotes et des navires meilleurs encore, nous n'avions à bord qu'une infanterie très courageuse et pas grand-chose d'autre. Quoi qu'il en soit, il reste patent qu'à cette époque les Espagnols étaient très redoutés dans le corps à corps; raison pour laquelle, dans les combats navals, les Hollandais et les Anglais tentaient toujours de se maintenir à distance, de déchaîner leur feu sur nous et de faucher nos ponts pour tuer beaucoup de monde et nous mener à reddition, tandis que nous essayions, au contraire, de nous approcher assez près pour passer à l'abordage, car c'était là que l'infanterie espagnole donnait le meilleur d'elle-même et savait se montrer féroce et invincible.

Tel avait été le déroulement du combat de l'île de Foula, les nôtres s'efforçant de réduire la distance, comme nous en avions l'habitude, et l'ennemi tentant de s'y opposer par un feu nourri, comme il le faisait toujours lui aussi. Mais l'Azogue, malgré le coup qui avait mis bas une partie de son gréement et couvert son pont de sang, avait réussi à entrer hardiment au milieu des hérétiques, si près de leur navire amiral que les voiles de sa civadière balayaient le tillac du hollandais; et, après avoir jeté des grappins d'abordage, un fort parti d'infanterie espagnole s'était jeté dans la hourque sous le feu des mousquets en brandissant piques et haches. Et bientôt, nous autres qui, sur le Jesús Nazareno, nous tenions vent debout en arquebusant l'autre bord de l'ennemi, nous avions vu comment les nôtres parvenaient jusqu'au château du navire amiral hollandais et rendaient très cruellement aux autres tout le mal que ceux-ci leur avaient fait de loin. Il suffit, pour résumer, d'indiquer que les plus fortunés des hérétiques furent ceux qui s'étaient jetés dans l'eau glacée pour ne pas être égorgés. Tant et si bien que nous leur avions pris deux hourques et coulé une troisième, la quatrième s'échappant en fort piteux état, tandis que les corsaires - nos Flamands catholiques de Dunkerque n'étaient pas restés à la traîne – pillaient et incendiaient tout à leur aise vingt-deux bateaux de pêche, qui fuyaient en tirant des bords désespérés dans toutes les directions comme des poules quand des goupils se sont glissés dans le poulailler. Et, à la tombée de la nuit, qui sous cette latitude et sur ces mers arrive à l'heure où, en Espagne, c'est encore le milieu de l'après-midi, nous avions fait voile au sud-ouest en laissant à l'horizon un pavsage d'incendies, de naufrages et de désolation.

Il n'y avait pas eu d'autres incidents, hors les désagréments inhérents à la navigation et si nous tenons pour négligeables trois jours d'une tempête, à mi-chemin de l'Irlande et du cap Finisterre, qui nous avait tous tenus ballottés dans l'entrepont, Pater Noster et Ave Maria aux lèvres – un canon détaché avait écrasé plusieurs d'entre nous comme des punaises contre les cloisons avant que nous puissions le réarrimer –, et qui avait causé de si fortes avaries

au galion San Lorenzo qu'il avait dû finalement nous quitter pour se réfugier à Vigo. Puis était venue la nouvelle que l'Anglais attaquait une fois de plus Cadix, apprise par nous à Lisbonne où elle causait grande alarme; aussi, tandis que plusieurs navires affectés à la garde de la route des Indes appareillaient pour les Açores, allant à la rencontre de la flotte du trésor afin de la prévenir et de la renforcer, avionsnous fait force de voiles vers Cadix; où nous étions arrivés juste à temps, comme je l'ai dit, pour apercevoir le cul des Anglais.

Tout ce voyage, enfin, je l'avais passé à lire avec grand plaisir et profit le livre de Mateo Alemán, et d'autres que le capitaine Alatriste avait emportés ou que j'avais pu me procurer à bord – lesquels étaient, si ma mémoire est bonne, La Vie de l'Écuver Marcos de Obregón, un Suétone et la seconde partie de L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche. Le voyage avait eu aussi pour moi un aspect pratique qui, avec le temps, devait s'avérer très utile; à savoir qu'après mon expérience des Flandres, où je m'étais formé à toutes les façons de se comporter à la guerre, le capitaine Alatriste et ses camarades m'avaient exercé au véritable maniement des armes. J'allais rapidement sur mes seize ans, mon corps prenait de bonnes proportions, et les fatigues flamandes m'avaient endurci les membres, forgé le tempérament et cuirassé le cœur. Diego Alatriste savait

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

1. Le Capitaine Alatriste Seuil, 1998 et « Points », n° P 725

2. Les Bûchers de Bocanegra Seuil, 1998 et « Points », n° P 740

3. Le Soleil de Breda Seuil, 1999 et « Points », n° P 753

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune Seuil, 2004 et « Points », n° P1388

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE DÉPÔT LÉGAL : JUILLET 2007. N° 96276 (00000) IMPRIMÉ EN FRANCE